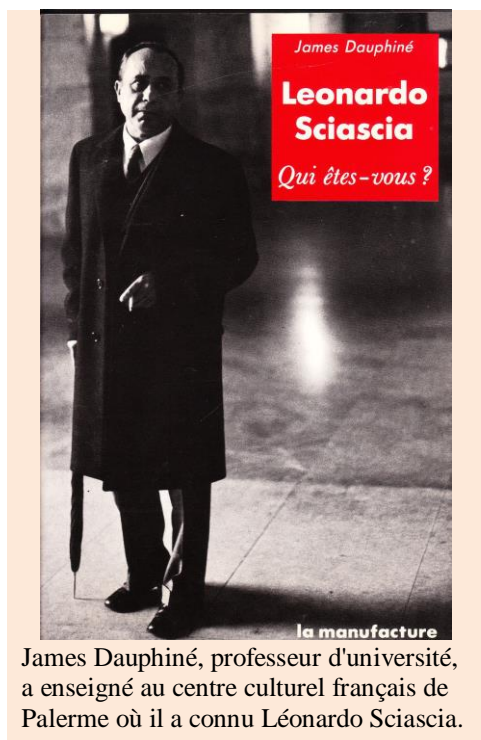


Interview extraite de **LEONARDO Sciascia, qui êtes-vous ?**, James Dauphiné, La Manufacture, 1990



James Dauphiné, professeur d'université, a enseigné au centre culturel français de Palerme où il a connu Léonardo Sciascia.

James Dauphiné¹. — Qui êtes-vous ?

Leonardo Sciascia. — Cela est difficile à dire, « *Un, personne, cent mille* » comme l'écrivait Pirandello². Indubitablement, je suis un être, une personne, un homme que les dix premières années de sa vie ont formé et, en grande partie, déterminé. Je crois que dans la vie d'un homme les années de l'enfance sont décisives. Je suis né dans ce petit village — Racalmuto — au sein d'une famille qui vivait un peu mieux que les autres et échappait à la pauvreté générale. Mon père était employé dans les services administratifs de la soufrière, ma mère s'occupait de la maison, certaines de mes tantes enseignaient à l'école élémentaire. J'ai toujours vécu à Racalmuto avec le goût très vif d'observer la réalité, même lorsque cette réalité reposait sur des conversations que j'avais l'occasion d'entendre çà et là. C'est vrai que j'ai grandi dans une ambiance féminine plus que masculine, et je crois que, pour un écrivain, vivre parmi les femmes est une expérience utile et majeure car les femmes, peut-être parce qu'elles demeurent au foyer — tout au moins parce qu'elles y demeuraient — avaient des curiosités différentes de celles des hommes. En effet, elles savaient tout ce qui se passait au village, sans même sortir de leur maison et de leur univers familial. Sartre prétendait dans *Les Mots* que croître entouré de femmes favorisait une vocation d'écrivain ; je partage cet avis.

J.D. Pourriez-vous préciser l'importance que vous reconnaissez au cadre familial ?

L.S. Je me rends compte que certains écrivains ou artistes sont capables de créer dans n'importe quelle situation, cadre ou atmosphère. Moi, je reconnais bien volontiers avoir besoin d'une ambiance recueillie, d'une certaine solitude, et d'une sérénité familiale. Je n'y trouve point l'inspiration — on ne sait jamais d'où vient vraiment l'inspiration. Il y a des problèmes touchant à la société, à la justice sociale, à l'administration judiciaire qui m'ont toujours intéressé et poussé à écrire. La famille pour moi n'est ni un problème ni une source d'inspiration. Celui qui, comme moi, a besoin de la vie familiale, dans la mesure où elle se déroule normalement, n'en parle pas, n'éprouve aucune tentation de la décrire. Lorsque la vie familiale devient dramatique, ou tragique, comme dans le cas de Pirandello, il est certain qu'elle peut se projeter sur l'œuvre ou l'influencer. Mais, au sein de mon foyer, où règnent harmonie et tranquillité, je n'ai rien à puiser ; que voulez-vous que j'écrive ? *{Sourire.}* Je pourrais certes dissenter sur cette tranquillité, mais la tranquillité n'a jamais engendré aucune véritable œuvre littéraire. *{Sourire.}*

J.D. Dans votre œuvre vous évoquez souvent le monde rural. L'avez-vous bien connu ?

L.S. Le pays de mon enfance — Racalmuto et ses environs — et ses habitants étaient très pauvres. On y vivait alors de l'agriculture, de la soufrière et des salines. Pour ma part, j'appartenais au monde de la soufrière plus qu'à celui de la terre et de l'agriculture. Toutefois, en été, nous allions à la campagne. Et encore aujourd'hui, je viens régulièrement y passer l'été, à « La Noix³ ». Une autre expérience du monde rural se situe pour moi de 1941 à 1947, lorsque je fus employé dans un service chargé du contrôle des grains, service que les paysans, cela va de soi, supportaient difficilement car il fallait « réquisitionner » (*ammassare*, disait-on) et contrôler leur production.

J.D. Les « cercles », élément essentiel de la vie sociale sicilienne, jouent un rôle important dans votre œuvre, en particulier dans *A chacun son dû*. En a-t-il été de même dans votre vie ?

L.S. Les cercles ont eu une importance déterminante dans la vie sociale de la Sicile, notamment le cercle des *civili* ou des *galantuomini*. Les membres le composant étaient aisés et vivaient parfois des revenus de leurs terres. Y figuraient aussi des hommes ayant une profession libérale et quelques fonctionnaires. Le cercle était un lieu de conversations, de rencontres, et de réactions. Sur le cercle, lieu de conversations, il y a des pages excellentes de Bran cati et d'un écrivain — je crois inconnu en France —, Francesco Vanza, auteur d'un précieux livre sur *Les Mines siciliennes*. Par nature, le cercle était un cadre propice à la réaction, réaction politique, réaction contre toute forme de nouveauté. Cela n'est pas surprenant puisqu'il était essentiellement composé d'une clientèle hostile au progrès et réactionnaire, ce que Capuana et Verga mieux que quiconque ont montré.

Dans les cercles, il y a presque toujours un progressiste, un homme qui vit en retrait, à l'écart, et qui observe les autres. C'est le comportement du professeur Laurana dans *A chacun son dû*. Il faut en convenir, le cercle est une scène, un théâtre : certains jouent leur rôle, le récitent plus exactement. De fait, il y a plaisir à fréquenter un cercle, à

1. Sciascia a relu ma traduction de l'interview qu'il m'avait accordée en août 1987 à Racalmuto et lui a apporté quelques enrichissements.

2. *Uno, nessuno, et centomila*, dernier roman de Pirandello, achevé en 1924, publié en 1925.

3. « La Noce », propriété familiale de Sciascia à huit kilomètres de Racalmuto, à vingt kilomètres d'Agrigente.

suivre ce jeu des personnages, à entendre les effets du verbe. Le cercle développe une sorte de rituel : une comédie récitée tous les soirs ; il est aussi proche de la commedia dell'arte. Très franchement, en fréquentant celui de Racalmuto, je me suis beaucoup amusé. Pour celui qui aime observer, qui regarde avec détachement et écoute avec attention, ce théâtre divertissant autant qu'instructif donne une image et une idée de la classe politique sicilienne qui la fréquente et en est issue. Je dois ajouter que maints personnages que je dépeins, je les ai connus, côtoyés ou rencontrés en ce lieu. Le cercle figure donc dans ma mythologie romanesque parce qu'il correspond à mon expérience.

J.D. Pensez-vous qu'on puisse trouver des solutions aux problèmes du Sud, du Mezzogiorno, de la Sicile ?

L.S. Non. Je ne pense pas que les problèmes du Sud soient sur le point d'être affrontés. Ces problèmes se sont d'ailleurs aggravés, et je crains que cela ne soit le cas dans le monde entier : le Sud de maint autre pays connaît le même problème. Le nôtre est dans une situation tragique, car il ne peut être relié au tiers monde, désormais dominé par le fanatisme, religieux ou politique. Par là, notre Sud appartient plus à l'Europe qu'au tiers monde. Le Sud, à peine accueilli sur les rives de l'Europe, souffre de ce qu'un économiste ajustement appelé la *desertizzazione*. Ce phénomène est manifeste dans les villes et villages de la Sicile intérieure : en été, il y règne une certaine animation du fait du retour au pays des émigrants de la première génération ; en hiver, c'est le désert. Les fils de ces émigrants qui n'ont, eux, aucun lien sentimental direct avec la Sicile, n'y reviendront pas. L'émigration, elle, ne cessera pas, elle se poursuivra puisqu'il n'y a aucune activité, susceptible de retenir les jeunes et que la vie est difficile. Il suffit de penser par exemple au problème de l'eau dans les provinces d'Agrigente et de Caltanissetta : depuis plus de cinquante ans on débat de ce problème, l'eau est pourtant de plus en plus rare. À Agrigente, les habitants reçoivent l'eau deux heures tous les douze jours ; à Favara, village proche de Racalmuto, elle arrive tous les vingt-deux jours. Dans ces conditions, les habitants sont de plus en plus tentés par l'émigration.

J.D. Politique et Mafia ; quelle est votre position ?

L.S. Depuis la fin de la guerre, les problèmes politiques italiens ramènent à la démocratie chrétienne. La démocratie chrétienne, fondée par don Luigi Sturzo, en 1919, prêtre sicilien de Caltagirone, s'appelait alors parti populaire. Ce parti, régi à partir de principes et idéaux catholiques, avait accueilli l'apport du socialisme. Don Luigi Sturzo, sans l'ombre d'une ambiguïté, avec beaucoup de clarté et de précision dans la pensée, avait donc pris une initiative généreuse en créant le parti populaire. L'accès au pouvoir du fascisme provoqua l'écroulement de ce parti populaire. A la fin de la guerre, il fut à nouveau présent, mais au lieu de prendre la suite du parti de don Luigi Sturzo, il se vit profondément influencé, investi et noyauté par l'héritage mussolinien. Ce parti — la démocratie chrétienne —, en prenant les rênes du pouvoir, a davantage ressemblé au parti fasciste qu'au parti originel de don Luigi Sturzo. Le problème est entièrement là. L'historien Gaetano Salvemini, esprit extrêmement éclairé et cultivé, l'avait bien pressenti : remettre le sort de l'Italie entre les mains de ce parti catholique déviant marquerait un recul, et serait une erreur terrible. Et c'est effectivement ce que l'on a pu constater. Les Italiens ont cependant continué à voter démocratie chrétienne parce que, de toute évidence, ils pensaient que ce parti était le mieux adapté à leurs exigences. Comment la démocratie chrétienne a-t-elle pu obtenir ces suffrages et un tel consensus ? Tout simplement en transformant le concept de charité chrétienne en entreprise d'assistance démagogique. La démocratie chrétienne « assiste ». Elle « assiste » avec les retraites, pensions, aides directes, indemnités diverses, etc. Aussi les Italiens, en particulier ceux du Sud, se débrouillent-ils et trouvent-ils dans ladite assistance une forme de vie, de survie à tout le moins, d'autant plus qu'elle laisse une place au travail. La démocratie chrétienne va de l'avant et ne recule pas de manière significative, tout au plus perd-elle un ou deux points lors des élections. La démocratie chrétienne, héritière du fascisme, est, notamment en Sicile, proche des partis libéraux, ces partis libéraux qui étaient « contigus » à la Mafia.

La Mafia, on le sait, est un système de criminalité qui a eu besoin d'être associé et lié au pouvoir. Après la guerre, la Mafia a hésité à s'engager immédiatement tant étaient nombreux les partis ; dès qu'elle comprit que le parti dominant — largement dominant — était la démocratie chrétienne, elle s'est moulée, coulée et dissimulée au sein de cette dernière. La Mafia, qui avait été combattue par le fascisme — deux Mafias ne sauraient coexister ! — a bénéficié de l'aura du débarquement américain en Sicile. Mis en place par les Américains, les mafieux, outre le prestige qu'ils ont tiré de la libération de la Sicile, ont exercé un pouvoir politique et quotidien : ils faisaient délivrer pain et nourriture, offraient fournitures et couvertures, fournissaient la pénicilline « remède miracle » dont on imagine mal, aujourd'hui, ce qu'elle pouvait signifier alors. Le pain, la pénicilline, les couvertures... voilà le pouvoir dont les mafieux s'étaient trouvés investis par les Américains ! Et c'est un pouvoir que, bien sûr, ils ont voulu conserver, mais sous d'autres formes : ils y ont réussi jusqu'à un certain point. Le tournant, c'est l'irruption de la drogue, qui a modifié le système et qui fait que toute analyse sérieuse de la Mafia moderne est impossible à mener à bien. On n'y comprend plus grand-chose : d'une part, maints membres de la vieille Mafia répugnaient à se servir du trafic de la drogue, peut-être à cause de l'idée qu'ils avaient de la famille et du patriarcat ; de l'autre, la jeune génération de mafieux, plus avide — j'allais dire moins scrupuleuse — a, pour sa part, développé ce trafic sans vergogne. A partir de là, un phénomène nouveau s'est dessiné : les hommes politiques ont senti l'exigence de prendre leurs distances avec une Mafia adonnée à un trafic si scandaleux. Mais celle-ci, furieuse d'une telle attitude, ne comprenant pas et ne voulant pas admettre la puissance de l'État souverain, n'a pas hésité à se dresser contre lui et à réagir par une manière de terrorisme. La Mafia, qui n'avait jamais assassiné policiers et juges, a cru qu'elle devait le faire pour empêcher son abandon par les politiques. Voilà tout le problème aujourd'hui ! L'assassinat du général Délia Chiesa, par exemple, est l'une des illustrations les plus claires de cette réaction terroriste de la Mafia face à l'État.

La Sicile est une terre de négations et de contrastes qui, au même instant, nie certaines choses et les proclame.

Ceux qui pensent que la Mafia est liée à un désir de justice, jusqu'à un certain point, peuvent le dire. Je m'empresse d'ajouter qu'il s'agit de la Mafia traditionnelle ; pour ce qui est de la Mafia nouvelle, les règles sont plus que confuses et personne ne saurait y voir clair.

J.D. On vous applique parfois l'étiquette d'écrivain régionaliste, qu'en pensez-vous ?

L.S. C'est une définition un peu courte ! Je ne la revendique pas, mais je l'accepte. La littérature italienne, comme toutes les littératures, est en effet composée de littératures régionales et la Sicile a profondément marqué ses enfants, artistes ou écrivains. Gaetano Trombatore écrivait qu'un écrivain sicilien qui ne traite pas de la Sicile n'est plus un écrivain. Je dois avouer que si j'écris des œuvres n'ayant aucun lien apparent avec l'univers sicilien, le point de départ de ces œuvres est cependant toujours lié directement à une expérience vécue en Sicile. C'est en ce sens que l'étiquette d'écrivain régionaliste me convient.

J.D. Que pensez-vous de la « fondation » que la municipalité de Racalmuto a décidé d'aménager pour accueillir vos livres, œuvres, correspondances ?

L.S. Toute fondation possède un caractère funèbre et en fait la mienne ne me préoccupe pas. Je ne l'ai ni voulue, ni provoquée, et de toute évidence, elle atteindra ses buts, fonctionnera lorsque je serai mort. Alors... Pourquoi ?

La fondation représente, et c'est important, un point d'appui et d'ancrage où toute ma correspondance et mes livres seront déposés. D'autres écrivains vendent correspondances et livres à la Suisse, et ce n'est pas plus mal (*sourire malicieux*) parce que les dons, les choses offertes et non pas achetées paraissent a priori dénuées de valeur, et aussi parce qu'en Sicile, on ne peut être sûr de leur conservation. C'est malheureusement une loi de notre temps. J'ai vu la triste fin de certaines bibliothèques privées laissées ou confiées à l'administration publique ; en témoigne — notamment — le sort de la bibliothèque Lucchesiana, qu'un évêque éclairé du XVIII^e siècle avait laissée à la ville d'Agrigente. Je n'ai donc aucune illusion et mon seul souhait est que je puisse déposer pour le moment à Racalmuto correspondances et livres. Ensuite, soit on organisera quelque chose d'efficace et de sérieux, soit tout ce que j'aurai donné s'en ira au diable (*large sourire*). Ce ne sera plus mon problème !

Cette fondation... on ne sait pas trop si elle verra le jour. Elle dépend de l'administration et singulièrement du maire. Si aujourd'hui la municipalité est favorable à ce projet, demain une autre sera plus réservée, plus hostile. Tous les six mois, cela peut changer ! Ce fait découle du jeu du système proportionnel des élections dans les communes et de l'instabilité infernale qu'il engendre. Le détail le plus remarquable, c'est, bien sûr, le parti « social-démocrate » qui, n'ayant aucune raison d'être, continue à exister car il a un rôle capital dans les alliances et l'établissement d'une majorité. Les deux ou trois élus sociaux-démocrates au sein d'un conseil de quarante ou quarante-cinq membres, font et défont les majorités en fonction de leur appui ou de leur défection. Un tel parti, minuscule, inutile, est donc paradoxalement l'une des clés de tout un jeu du pouvoir et de ses décisions. Espérons que la fondation pourra échapper à de telles fluctuations.

J.D. A Racalmuto, la présence du clergé devait être forte. N'a-t-elle point marqué votre vie ? Quelle est votre position « religieuse » ?

L.S. Je ne me suis jamais proclamé athée. Je suis parvenu et me tiens désormais à une position de scepticisme absolu. Il me semble que personne n'est ni complètement athée, ni totalement croyant. Ceux qui affirment être croyants ne le sont pas à chaque instant de leur vie ; ceux qui se font un drapeau de leur athéisme rencontreront des moments, des situations où ils ne seront pas athées. Graham Greene a développé ce point de vue avec brio : « *Je crois, mais il y a inévitablement des minutes où je ne crois pas.* » Quant à moi, on ne peut me qualifier ni de catholique, ni d'athée, puisque je me rallie à la grande vérité développée par Montaigne. Nous évoluons, nous changeons, nous sommes le jouet du temps et des circonstances. Je refuse donc de me laisser séduire par une méditation de type métaphysique et je préfère cultiver la liberté.

J.D. Que pensez-vous de la mort ?

L.S. C'est une nécessité puisqu'elle est prévue par le code civil ! (*Sourire.*) Je suis prêt à l'accueillir avec sérénité et vois en elle une amie naturelle. Je suis quelqu'un qui attend la mort sans l'ombre d'une appréhension, sans peur (*sourire*). Sans la mort, il n'y aurait pas de vie, c'est un truisme et les hommes ne confèrent un sens à la vie que par rapport à elle. Si nous voulons la preuve d'avoir vécu, il nous faut mourir. La mort, l'amour, la vie, comme dans le poème d'Éluard du même nom, sont trois inséparables.

J.D. Que représente pour vous la politique ? Y a-t-il un lien entre politique et littérature ?

L.S. La politique est la conséquence naturelle de la vie en cité, de la vie urbaine. Comme citoyen et citoyen, quiconque peut être tenté d'intervenir, et l'écrivain plus qu'un autre car il jouit du privilège de l'écoute, du pouvoir d'informer. Pour moi la politique a été une continuation ou une conséquence de mon statut d'écrivain. C'est pour cela qu'avec circonspection, j'ai évité, en faisant de la politique, de nuire à ma façon d'écrire, à ma liberté d'écrivain. Je suis allé voir ce qu'était un conseil communal (Palerme, 1975) et j'en suis sorti après dix-huit mois ; je suis allé voir ce qu'était le Parlement : j'y suis resté quatre ans, toute une magistrature, mais je dois préciser que je l'eusse quitté bien avant s'il n'y avait eu la commission Moro, commission d'enquête à laquelle j'ai appartenu. La politique n'est pas une nécessité vitale et aujourd'hui, plus qu'hier, c'est avec un réel recul, un détachement sceptique que je la considère. La littérature m'a conduit à la politique, mais elle ne se confond pas avec elle !

J.D. Quelles sont vos opinions politiques ?

L.S. Si j'ai accepté comme *indépendant* de figurer sur les listes du P.C.I. c'est parce que, de bonne foi, j'ai pensé que le P.C.I. se libéralisait, et qu'il y avait vraiment, au sein du parti, la possibilité d'un débat ; en fait, cette possibilité n'existait pas. Je n'ai jamais été communiste, cependant je pense que Brancati avait, en partie, raison de dire qu'en Sicile, pour être à peine libéral, il était nécessaire d'être au moins communiste. C'était là, en fait, l'illusion de toute la culture sicilienne, la mienne aussi. Aujourd'hui, après tant d'années, après tout ce qui est arrivé, reconnaissons enfin qu'il s'agit bien d'une illusion. Pour être libéral, il convient d'être libéral ; je ne veux pas dire libéral du parti libéral, mais libéral d'idée libérale. Or, il n'y a aucune possibilité de l'être étant communiste, ou en cheminant avec le P.C.I. La liberté est une valeur fondamentale que le parti communiste ignore, et ignorera toujours.

Le parti est figé dans l'impossibilité de se transformer parce qu'il prétend, d'une part, qu'il faut observer la fidélité à ce qui a été, et, d'autre part, qu'il convient de prendre acte des changements de la réalité. Ce jeu contradictoire sur deux tableaux est impraticable, il est condamné à la base. Le mérite du socialiste Craxi a été d'introduire un nouveau discours dans la vie politique italienne. Craxi est un pragmatique, avant tout ; il ne croit pas qu'il faille conserver la fidélité aux « textes sacrés », plus sûrement, il importe de les modifier pour les adapter à la réalité. Quand la réalité évolue, elle commande à sa suite une évolution des idées. La proposition inverse n'est qu'utopie.

J.D. L'Affaire Moro, c'était il y a dix ans. Avec le recul, qu'en pensez-vous ?

L.S. Ce livre *L'Affaire Moro* m'a été demandé par Dominique Fernandez pour Grasset, et l'édition italienne est postérieure à l'édition française.

Je dois dire qu'avant cet événement tragique, je n'éprouvais aucune sympathie pour Moro. Sur le plan politique, je ne l'ai jamais aimé car il était le chef d'un parti — la démocratie chrétienne — synonyme, à mon avis, de mal pour l'Italie. C'est Aldo Moro jeté dans la tragédie qui m'a intéressé, Aldo Moro qui découvre emprisonné que le pouvoir est un songe qui s'en va, Aldo Moro qui aurait pu être le héros de *La vie est un songe* de Calderon. Sigismond et Moro...

Les amis de Moro ont souhaité qu'il meure héroïquement ; lui, il a déçu leur espérance en réagissant comme tout homme, en leur refusant l'héroïsme de sa mort. Là, je reconnais et salue la grandeur d'Aldo Moro : mourir comme un homme.

Membre de la commission d'enquête sur l'affaire Moro, j'ai suivi avec passion toutes les séances de ladite commission. C'est d'ailleurs parce que je participais à cette commission, me permettant de vérifier ce que j'avais écrit, que je me suis résigné à demeurer au Parlement toute une législature. Je dois dire que je n'ai rien à ajouter, rien à retrancher à ce que j'ai écrit ; la commission a confirmé rétrospectivement ce que j'avais perçu et écrit.

Mon plus grand mérite a été de lire avec soin les documents (lettres de Moro, communiqués des Brigades rouges, déclarations) et de les interpréter dans leur ambiance et leur contexte.

Avec l'assassinat de Moro, la vie politique italienne aurait dû évoluer d'autant qu'on avait pu constater ce renversement curieux : ses ennemis sont devenus ses soutiens, ses amis ses ennemis. Ainsi le mouvement « Lutte continue » était pour les négociations tandis que la démocratie chrétienne, elle, refusait toute tractation. Moi-même, je souhaitais vivement la libération de Moro.

J.D. Quelle est l'expérience présente dans *Candido* ?

L.S. J'ai écrit *Candido* alors que j'étais à peine sorti de la fascination qu'exerçait sur moi le parti communiste italien. Je n'ai jamais été communiste ; pourtant, par honnêteté, je dois préciser que j'ai ressenti l'attraction du P.C.I. Lorsque j'ai vu et compris, au conseil municipal de Palerme, que ce parti, dit d'opposition, n'accomplissait en rien son rôle d'opposition, j'ai abandonné avec un sentiment de libération mon cheminement avec lui (4 février 1977).

J'ai donc écrit une parodie du *Candide* de Voltaire, parodie qui m'a amusé et m'a procuré un sentiment intense de liberté. Je prends toujours plaisir à écrire ; avec *Candido*, ce plaisir a été encore plus vif, parce que j'ai conduit avec détachement et légèreté le jeu des citations, des références et des allusions. Ce jeu, je l'ai d'autant plus apprécié que nous ne faisons qu'écrire ce qui a déjà été écrit. Une gravure que j'aime représente Bernard Shaw arrivant au mont-de-piété pour déposer ses vêtements. L'employé qui le reçoit observe que les pantalons appartiennent à Ibsen, la veste à Nietzsche, le gilet à Schopenhauer. Et Shaw de lui rétorquer de regarder surtout comment a été fait le raccommodage. Il en est ainsi aujourd'hui de la littérature : nous prenons les caleçons de l'un, la veste d'un autre, le gilet d'un tiers, et nous procédons aux coutures.

J'ajoute que l'homme de culture de gauche, dans les années cinquante, était moins informé que l'homme de culture de droite. Il faut avouer que nous avons eu un culte pour la culture de gauche et que malheureusement cela a abouti à de graves méconnaissances parce que la force du P.C.I. pouvait immédiatement faire taxer de fasciste ou de réactionnaire tel auteur ou tel éditeur. Aussi lorsque C. Milosz obtint le prix Nobel, nombre de lecteurs de gauche se demandèrent-ils : « Qui est-ce ? »

J.D. Que peut-on penser de votre passion de l'histoire omniprésente dans vos œuvres ?

L.S. J'ai toujours eu le goût de lire des livres d'histoire, de les lire comme de véritables romans policiers. L'histoire, aussi loin que je puisse m'en souvenir, a été pour moi un problème, un problème de type policier. Je suis également convaincu que de l'histoire et du passé découlent les explications, toujours vraies, toujours actuelles à propos du train des hommes et de la société. Nous ne pouvons pas espérer comprendre le présent si nous n'avons pas une connaissance, à tout le moins une idée, de ce que fut le passé. Ma muse serait Clio ! (*Large sourire.*) Je dois avouer enfin que l'histoire me plaît, parce que, par-dessus tout, elle contient la petite histoire, les micro-histoires. Ces dernières deviennent des éléments privilégiés conférant sens et significations à l'histoire. Les micro-histoires sont des gouttes d'eau qu'on regarde au microscope. Et les gouttes d'eau forment un lac.

Tous mes livres possèdent une référence première, date, événement, observation de la réalité immédiate et

quotidienne. Avec la vieillesse et un certain détachement, je cherche en écrivant à multiplier mon divertissement. Aussi les petites histoires — Les *Cronachette* — me procurent-elles un grand plaisir même lorsque l'histoire racontée ne débouche sur aucune solution. La supposition et l'éveil de l'esprit peuvent déjà combler celui qui, comme moi, dans l'histoire découvre de véritables romans policiers.

J.D. L'un de vos derniers ouvrages, 1912 + 1, a été magnifié par la critique. Quel est selon vous l'intérêt de ce livre ?

L.S. Les meilleures critiques concernant cet ouvrage sont le fait d'avocats. Dans le *Corriere della Sera*, il y eut des remarques judicieuses de l'avocat Da Laura. Sur les ondes quelques avocats firent également une analyse pénétrante de mon livre. Les avocats ont eu beau jeu de regarder de près les faits juridiques que j'avais décrits. Cette histoire m'avait fasciné depuis longtemps. Un soir parlant avec l'actrice Adriana Asti, j'ai eu l'idée d'écrire une comédie. Ce n'est pas une comédie que j'ai composée, mais une sorte de récit-enquête se déroulant dans un cadre historique précis, 1913, la fin de la Belle Époque, le pacte Gentiloni acte de naissance véritable d'un mal toujours présent : la démocratie chrétienne. L'intérêt vient du mélange entre une micro-histoire (l'affaire juridique) et l'histoire (1913), entre un fait et une époque. Notons que l'avocat Da Laura observe justement que la « comtesse » Tiepolo fut acquittée par antiféminisme du jury ; aujourd'hui, elle serait acquittée par féminisme du jury ! {*Sourire.*}

J.D. On vous présente souvent comme un « moraliste engagé ». Acceptez-vous cette étiquette ?

L.S. Je suis un homme qui a une vie morale. Je ne sais pas en revanche si je suis un moraliste. Un moraliste digne de ceux de la littérature française ? Je ne crois pas. Et puis, qu'est-ce qu'un moraliste ?

Je suis engagé, mais engagé de par moi-même. La notion de littérature engagée m'est donc étrangère, d'autant qu'aujourd'hui qui dit littérature engagée dit littérature politique ou littérature d'un parti.

Le fait de rechercher et de dire la vérité plus qu'à une tradition humaniste renvoie à une tradition du siècle des Lumières. Voltaire a été vraiment le père de cette attitude qui fut ensuite reprise par Zola et qui consistait à suivre avec attention tout ce qui survenait dans le monde. Le danger a été de ramener abusivement cette attitude à une position partisane et politique. Voltaire et Zola donc, mais pas Sartre.

Aussi, comme Voltaire et Zola, est-il de mon devoir de parler, de dire ce dont je suis convaincu. En aucun cas, toutefois, je ne suis un écrivain engagé partisan, en aucun cas non plus un maître à penser. On ne pense pas beaucoup et les maîtres à penser n'existent pas. (*Sourire.*)

On a les ennemis que l'on mérite ; les attaques au lieu de me vexer me font plaisir et me renforcent dans ma conviction et ma personne. Mon rôle est de dire les choses que je remarque ou découvre dans la réalité : deux et deux font quatre, et, certaines prémisses identifiées, on aura l'inévitable résultat. Il suffit de bien connaître l'histoire italienne pour comprendre ce qui arrive aujourd'hui ou ce qui surgira demain. Je n'ai aucun don de prophète : il suffit, je le répète, de connaître et d'observer, d'avoir aussi le courage de s'opposer au conformisme et à la vérité officielle. En Italie, le fascisme n'est jamais définitivement vaincu. Il a existé, il est encore présent, qu'il s'appelle fascisme, unanimisme, « solidarité nationale ». Il convient de réagir contre la duplicité fondamentale de la mentalité italienne : les faits sont là, mais il ne faut pas les dire. Ainsi voler l'État est mal, mais voler l'État au bénéfice d'un parti est admis. Pour moi, voler pour un parti ou pour soi, c'est toujours voler, toujours mal, toujours objectivement mal de Socrate à saint Thomas, de Dante à Jean-Paul II.

Je dois ajouter que pour combattre le mal quel qu'il soit, seul doit primer le droit civil. La solution des problèmes passera par le droit ou ne sera pas. Opposer à la Mafia une autre Mafia ne donnerait rien, irait à un échec complet.

J.D. Acceptez-vous d'être qualifié d'écrivain « hérétique » ?

L.S. J'accepte pleinement cette étiquette. Je l'accepte en la partageant avec ceux dont j'ai évoqué l'œuvre ou le destin, tels Pirandello ou Diego La Matina. Je déteste le conformisme. Mes vingt premières années, vécues sous le fascisme, m'ont clairement prémuni contre lui. Les Italiens et l'Italie étaient alors fascistes ; l'antifascisme n'a jamais été une réalité, mais une illusion forgée plus tard. Quand l'historien De Felice évoque « les années du consensus », son analyse est juste : de 1925 à 1937, l'Italie et le peuple italien adhéraient au fascisme avec conviction et enthousiasme. Après 1937, vinrent les premières critiques car l'espérance d'un niveau de vie meilleur découlant de la conquête de l'empire colonial, avait été déçue. La vie non seulement n'était pas meilleure, mais elle était plus difficile et les salaires, notamment ceux des fonctionnaires, ne pouvaient en rien compenser la baisse du pouvoir d'achat. Après l'Éthiopie, il y eut l'Espagne, guerre que les contribuables italiens ont financée, guerre qui a provoqué des réticences et une rupture du consensus socio-politique. Le pacte avec Hitler a accentué désenchantement et prise de conscience tant l'alliance avec l'Allemagne était, pour d'antiques et évidentes raisons, impensable et ressentie contre nature. De là, le mouvement d'aversion à l'égard du fascisme qui conduisit à la révolte de 1945. L'intellectuel — il y en eut de courageux qui, « hérétiques », s'exilèrent, comme G.A. Borgese — avait le devoir d'informer le peuple, de battre en brèche le conformisme et le consensus politique. De nos jours, l'intellectuel hérétique doit poursuivre cette tâche, ne pas accepter la fatalité de l'injustice ou des mécanismes du pouvoir en disant encore non à tous les conformismes. C'est parce qu'il y a eu fascisme qu'il convient d'être vigilant, de ne pas céder à la facilité ni au découragement. Les mots, on le sait, sont des « pistolets chargés » et peuvent contribuer à éclairer tout un chacun, à empêcher la mise en sommeil du peuple et des aspirations humaines les plus justes. J'ajouterai que s'il n'y avait eu le débarquement américain, le fascisme se serait perpétué en Italie : il y aurait eu des désagréments — le mot est faible — mais les Italiens les auraient supportés...

Je dois confesser aussi — et c'est un autre point de vue — qu'en Sicile écrire a toujours été une hérésie, une activité plutôt mal considérée. Ce n'est que depuis une quinzaine d'années que l'attitude des Siciliens à l'égard de leurs

écrivains a évolué. L'écrivain était pour eux auparavant une sorte d'espion, un compatriote divulguant ce qu'il faut taire, un Sicilien lavant le linge sale non plus en famille mais sur la place publique. De fait, les Siciliens pour ces raisons n'ont aimé ni Verga, ni De Roberto, ni Pirandello, ni Brancati. Le mérite de la gauche — et c'est l'un de ses rares mérites — fut de combattre et de vaincre ce préjugé. Grâce à la gauche, les Siciliens ont commencé à tolérer la vérité telle que leurs écrivains s'efforçaient de la décrire.

J.D. Quels sont vos philosophes préférés ?

L.S. Les sceptiques. Le scepticisme n'est ni facile ni vain, ce que prouve sa plus grande expression : *Les Essais* de Montaigne. Le scepticisme de Montaigne est aussi acceptation des contradictions, des changements et des évolutions. Un homme n'est jamais identique à lui-même, il est muable et a des réactions imprévisibles, nouvelles, toujours changeantes. On ne peut donc pas penser — c'est une conséquence — qu'il existe une vérité une, stable et éternelle. La vérité est vérité, mais elle peut recevoir plusieurs visages dans la réalité.

J.D. Comment pouvez-vous définir votre amour des livres ?

L.S. Les livres me plaisent énormément mais je ne suis pas un bibliophile. Tout l'argent que j'ai gagné, je l'ai dépensé, en grande partie, dans l'achat de livres.

L'amour des livres, je l'ai eu dès l'enfance. C'est pour moi un véritable plaisir : celui de la possession qui me permet, en outre, de travailler chez moi. Je n'ai jamais travaillé dans les bibliothèques publiques ou privées. Quand certaines recherches sont indispensables, je vais aux Archives, jamais dans les bibliothèques. Ma bibliothèque me suffit, surtout dans le domaine sicilien où j'ai la grande majorité des éditions de tout ce qui a été publié. Par passion stendhalienne, je me suis aussi amusé à rechercher les éditions de Stendhal.

J.D. Quelles ont été vos lectures formatrices ?

L.S. Avant d'aller à l'école, j'avais lu Manzoni et cette première lecture m'a marqué à jamais en développant mon goût de l'histoire, et aussi mon sens de l'ironie. *Les Fiancés* n'était pas et n'est pas pour moi un livre catholique. Certes, il s'agit d'un livre chrétien, écrit par un auteur italien qui est un « catholique à la française ». Si j'ai détesté le catholicisme tel qu'il se manifestait quotidiennement devant moi, je n'ai jamais déprécié Manzoni puisque, je le répète, il n'est pas catholique au sens italien ou sicilien du terme.

Manzoni est un écrivain chrétien possédant un sens aigu de l'histoire et proposant une vision désespérée de la réalité. Trop souvent, on affirme à tort que *Les Fiancés* est un livre où la réalité est édifiante ; il n'en est rien car ce livre, d'abord critique, contient déjà tout ce que nous connaissons : la Mafia, les Brigades rouges, l'injustice, l'émigration... *Les Fiancés* : un grand livre italien écrit par un homme somme toute fort peu italien, qui écrivait merveilleusement bien en italien !

Pirandello. Je l'ai d'abord découvert grâce au film de Marcel L'Herbier : *Feu Mathias Pascal* (1925) que j'ai vu, encore adolescent, au cinéma de mon village. Ce film m'avait tellement séduit que je me suis procuré le livre de cet auteur, né, qui plus est, à quelques kilomètres de mon village. J'ai pris un très vif plaisir à sa lecture, et ensuite, tout naturellement, à celle des nouvelles, romans et pièces de théâtre de Pirandello. Cet auteur est devenu l'obsession de mon adolescence, probablement parce que tout ce qu'il évoquait, je le rencontrais immédiatement, autour de moi, au cœur de la réalité qui m'entourait et que la lecture de ses œuvres m'aidait à mieux comprendre. Pirandello n'est pas comme on le croit parfois, un auteur d'imagination, c'est plutôt un auteur réaliste. Il s'inspire et parle de ce qu'il voit, de cette terre sicilienne. Mon amour d'adolescence pour Pirandello fut si fort, qu'il provoqua même une sorte de réaction de refus. Après une courte période de détachement pourtant, j'ai relu Pirandello et je l'ai aimé encore, mais d'une manière différente, plus intellectuelle peut-être.

Ce n'est qu'après Manzoni et Pirandello que j'ai découvert les auteurs français. Ma première lecture : le *Paradoxe sur le comédien* de Diderot, que j'avais pris dans la bibliothèque familiale. Diderot m'a vivement intéressé et je dois confesser que je n'avais pas compris toutes les nuances de sa démonstration même si j'avais une certaine expérience du théâtre, car à Racalmuto, il y avait un petit théâtre que je fréquentais avec assiduité. Le *Paradoxe sur le comédien*, je l'avoue, m'a d'emblée séduit par la forme. Ce livre avec son rythme, son dialogue et son style d'une limpidité et d'une force démonstrative que je n'avais jusqu'alors jamais rencontrées, a été un élément majeur de ma formation. P.L. Courier : les *Pamphlets* m'ont enthousiasmé ; en effet, j'ai été sensible à ce combat d'un homme revendiquant la justice pour son propre village. Que la littérature soit aussi cela était magnifique. Cette lecture des *Pamphlets* a donc été un modèle dans la mesure où l'auteur de ce livre au style percutant lui assignait en outre une noble mission. Enfin Casanova vint ! J'ai dû le lire très tôt, il est vrai, dans des éditions et des traductions insuffisantes. Ce n'était pas la chronique érotique de l'auteur qui m'attirait, mais plutôt son goût du voyage, son errance européenne, son esprit d'aventure, son intuition et sa finesse aussi. Les *Mémoires* de Casanova demeurent encore l'un de mes livres de chevet.

Manzoni, Pirandello, Diderot, Courier et Casanova furent sans conteste, à des degrés divers, les pères fondateurs de mon goût littéraire. Il y eut d'autres lectures, d'autres passions, mais qui n'effacèrent jamais en moi ces lectures décisives de l'enfance.

J.D. Quels sont les auteurs contemporains français que vous lisez ?

L.S. Ce que je lis avec le plus vif intérêt et que j'aime, ce sont actuellement certains essais de Marthe Robert, Etiemble, Philippe Lejeune et Michel Serres. De ce dernier, outre *Hermès*, j'ai lu *Esthétique sur Carpaccio* et bien entendu ses ouvrages sur Lucrèce, Jules Verne. Quant aux modernes comme Sollers, ils ne m'attirent en rien d'autant que toute avant-garde ne suscite en moi que méfiance. Je dirais de manière imagée que voir une brosse à

dents ne m'intéresse pas, tandis qu'il en va tout autrement pour un homme aux dents blanches. Ce n'est pas une attitude conformiste, au contraire, car on oublie trop que le conformisme consiste à sauter et oublier allègrement traditions littéraires, écoles et avant-gardes ! J'ajoute qu'aujourd'hui le mode d'être conservateur est beaucoup moins conformiste que le mode d'être révolutionnaire. Il est vraiment nécessaire de souligner le maintien dans la mémoire d'une histoire, d'une littérature, et ce difficile maintien n'est pas réactionnaire. Le moment est venu de veiller à conserver l'héritage culturel passé et présent, au risque de perdre notre mémoire et notre identité, d'être proprement floués.

J.D. Quelles ont été vos relations avec Calvino et Pasolini ?

L.S. Calvino et Pasolini sont de ma génération ; on pourrait dire que nous avons grandi ensemble. Dans les années 1950, Salvatore Sciascia a créé une revue — *La Galleria* — dont il m'a confié le sort ; les cahiers de cette revue ont été un point de rassemblement. Calvino a simplement collaboré à la revue. Quant à Pasolini, Roversi, Romano, ils ont été les premiers à me confier des textes importants, à m'aider, les premiers ensuite à constituer le noyau de la revue *Officina*, publiée à Bologne, dont on connaît le retentissement. Calvino que j'ai lu avec plaisir subissait l'attraction de l'avant-garde, mais toujours en liaison avec ce qu'il avait à dire et qui était fécond. Intelligent, Calvino était un homme ne fuyant pas la réalité ; cultivant les recettes de l'avant-garde il ne les employait pas pour renoncer au réel. Mon amitié pour Pasolini est lointaine. Nous nous sommes beaucoup écrit dans les années cinquante. Devenu célèbre, il ne pouvait plus collaborer à la petite revue *Galleria* de Caltanissetta. Si en Calvino la passion civile était retenue, en Pasolini elle explosait littéralement et cette passion commune nous a rassemblés.

J.D. Borges est fréquemment mentionné ou cité dans vos livres, ce qui semble correspondre à un vif intérêt. Qu'en est-il exactement ?

L.S. Je suis arrivé à Borges en lisant une étude qui lui était consacrée, parue dans *La Gazette de Parme* de 1955. Ensuite, j'ai lu ses poésies et la traduction de *Fictions* parue chez Einaudi. L'accès de l'œuvre de Borges m'a été facile car j'ai toujours adoré Savinio, notre Borges italien ! De Savinio à Borges, il y a eu continuité de lecture. Ce que j'apprécie le plus dans l'œuvre de Borges, c'est le jeu des coïncidences, des correspondances, de ce qui inaperçu est pourtant essentiel. J'aime aussi son culte de la forme brève et finalement son refus d'écrire un ample roman. J'ajoute que la conversation de Borges est un enchantement parce qu'il a le don de dire des choses essentielles, profondes. J'aime d'ailleurs ses livres d'interviews révélant, autant que son œuvre, la richesse de son univers. Borges, que j'ai rencontré deux fois, j'eusse aimé le rencontrer tous les soirs, au cercle des *civili*.

J.D. Que pensez-vous du succès du *Nom de la rose* ?

L.S. Eco a une capacité de pénétration remarquable et son intelligence vive se manifeste dans ses essais. On lui reproche de brasser trop de sujets ; c'est un mauvais procès car il a le don de les aborder avec brio et en profondeur. Quant à son goût des citations, il me plaît aussi car je suis affecté du même mal !

Le Nom de la rose est visiblement le livre d'un homme intelligent qui a tenté le pari d'écrire un roman. Eco a réussi ce roman de manière brillante. *Le Nom de la rose* m'a beaucoup plu et je ne m'associe pas aux critiques qui, en Italie, ont été formulées à l'égard de ce roman historique. D'ailleurs, l'envie et la jalousie de la critique y sont pour quelque chose.

Il y a deux péchés capitaux que j'abhorre : l'envie et l'avarice. Et j'ai toujours été éloigné de ces deux péchés ! Le succès d'Eco me ravit ; c'est un succès justifié, un succès qui, de surcroît, dans le monde entier rejaillit sur toute la littérature italienne. Que ses droits d'auteur se montent à des milliards ? Excellent, comme tous les Italiens, il paie des impôts {sourire}.

J.D. Quelle est la nature de votre réalisme en littérature ?

L.S. L'entrée du réel dans la littérature, la peinture et les arts, est un parcours naturel. Il n'y a pas une quelconque alchimie du réalisme littéraire ! La grande triade sicilienne, Verga, Capuana, De Roberto a découvert et reconnu en Zola un maître, et pour un Sicilien, artiste de surcroît, le problème fondamental demeure celui de l'identification de la réalité et de sa représentation.

Ce que je veux faire, c'est donc restituer la réalité par le biais des dialogues, de la peinture des faits et des sentiments, d'une langue aussi. Il est normal que les Siciliens, entourés d'une réalité contradictoire, fuyante, à plusieurs visages, éprouvent le désir de la déchiffrer, de se l'expliquer. J'aimerais qu'on puisse dire de mon travail littéraire qu'il est une propédeutique à la réalité sicilienne. Observer pour connaître ! Connaître pour (se) libérer !

J.D. Pouvez-vous préciser votre méthode de travail ?

L.S. Je procède par centre d'intérêt. Lorsqu'une question me passionne, j'essaie de lire tout ce qui y touche. Ainsi le problème de la peine de mort que j'évoque dans *Porte Aperte* m'a conduit à parcourir sur cette question de nombreux ouvrages. Je ne sais pas si ce livre eût été écrit sans ce colloque à Syracuse, traitant de la peine de mort, auquel j'assistais. Ce que je sais, c'est que les partisans de la peine de mort sont plus nombreux qu'on ne le croit. Aussi ai-je senti l'urgence d'en parler, de proposer un point de vue.

J.D. Pourquoi écrivez-vous ?

L.S. Je ne suis pas différent des autres hommes, et, comme eux, je travaille. Mon métier est d'écrire des livres, et si j'écris, c'est fondamentalement parce que j'aime écrire, que je goûte « le plaisir du texte » pour reprendre un titre de R. Barthes. Bien entendu, comme citoyen et citoyen, j'observe tel détail, tel événement, où se manifestent l'injustice,

la violence, l'absence du droit... et mon écriture s'en trouve, il est vrai, orientée. Je tiens à répéter cependant que j'écris et ai toujours écrit, même lorsque je ne publiais pas, parce que j'aime écrire. Si un auteur ne prend aucun plaisir à écrire, je doute qu'on puisse en prendre aucun à le lire.

J.D. Quelle image avez-vous de votre lecteur ? Écrivez-vous en pensant au public ?

L.S. La question du lecteur est pour moi très secondaire. Je tiens à dire qu'en écrivant je ne pense pas au lecteur. Je ne sais ni ce qu'il aime ni ce qu'il veut. Le lecteur est donc un autre moi-même.

J'ai beaucoup de lecteurs, j'ignore comment ils me lisent, j'ose croire que parmi eux certains, quelques-uns, me liront, comme j'écris. Il est vrai que l'œuvre littéraire en soi n'existe pas ; Ortega y Gasset l'a clairement démontré, c'est le lecteur qui donne à l'œuvre son existence. De même que la somme des points de vue sur Dieu est Dieu, de même la somme des points de vue sur le livre est le livre.

Ma relation avec le public est entièrement dictée par cette remarque de Bernanos : « *Je préfère perdre des lecteurs, plutôt que de les tromper.* » Sans doute ai-je perdu des lecteurs, mais je ne les ai pas trompés. Les lecteurs communistes m'ont abandonné, c'est probable, mais j'ai été avec eux comme avec tous mes lecteurs d'une parfaite honnêteté et je n'ai pas cherché à les piéger. J'ai l'impression d'avoir globalement perdu des lecteurs à gauche et d'en avoir reçu de droite et du centre.

Ce que j'attends de mon lecteur idéal, c'est qu'il accepte dans mes livres « *la vérité, l'âpre vérité* », selon l'heureuse expression de Diderot. Je crois être détesté d'une partie des Siciliens, de la partie la plus conformiste, la plus fanatique — même si elle est à gauche. Lorsque j'ai figuré comme indépendant sur les listes du parti communiste italien, je fus particulièrement aimé ; mais les lecteurs communistes, après ma démission du conseil communal de Palerme, m'apprécièrent beaucoup moins. Toutefois, et la vente de mes livres en Sicile me le laisse espérer, la grande majorité des Siciliens semble apprécier mes livres.

Permettez-moi deux remarques pour clore ce chapitre : la première, c'est qu'il faut regretter l'interférence fréquente du jugement politique avec le critère esthétique, et la déformation de l'un par l'autre. La deuxième, pour l'hérétique que je crois être, c'est d'être insidieusement compris ou présenté comme un « crypto-conformiste ».

J.D. Recherchez-vous en écrivant la postérité ?

L.S. Mon but n'est pas d'écrire de grands livres. Je souhaite que tous mes livres n'en forment qu'un seul. Certes, je souhaite être lu, mais je fais fi de la postérité et jusqu'à un certain point du succès.

Le but que je poursuis est simple : ne pas ennuyer. C'est mon premier précepte et le seul. Quand j'étais jeune, je me faisais un devoir d'achever le livre commencé, de lire donc des livres ennuyeux. Avec l'âge, je fais comme Montaigne et renonce au livre qui m'ennuie.

J.D. Quels sont vos liens avec la critiques littéraire ?

L.S. La critique ne m'influence pas. Mes rapports avec la critique sont distants et secondaires. C'est ainsi que je ne lis pas les revues de presse concernant mon œuvre qui me sont adressées régulièrement ; je les entasse et tous les ans, en août, une universitaire des U.S.A. vient me rendre visite à Racalmuto et les emporte avec elle. Il y aura, un jour, une fondation Sciascia aux U.S. A. {*grand, éclat de rire*}.

Lire la critique ne m'intéresse pas pour la bonne raison que lorsque je publie un livre, il se détache de moi et, d'une certaine manière, ne m'appartient plus. Après la lecture des épreuves, je ne veux plus entendre parler de mon livre. Il a désormais sa propre vie et mes sentiments, eux, ont évolué : je ne suis déjà plus celui que j'ai été en l'écrivant. Je pense à mon prochain livre, je ne pense plus à celui que je viens d'achever. C'est en raison de cette attitude fondamentale que je suis absolument insensible au succès.

Certes, mon œuvre est traduite — même en Chine (*sourire*) — mais là encore je ne me sens pas vraiment concerné. Penser qu'on me traduit parfois dans un univers si différent de celui de l'Europe, engendre en moi un véritable malaise d'autant que les traducteurs sont capables de tout, et fréquemment du pire. Cervantès, dans *Don Quichotte* écrivait justement que la traduction est comme l'envers d'une tapisserie. Je serais très content qu'il en soit ainsi car trop souvent la traduction aboutit à une mutilation du texte originel, quand ce n'est pas un autre texte. Traduire est une tâche très difficile. J'ai traduit quelques textes de Lorca, Manuel Azana, A. France, Pedro Salinas et il m'a fallu, croyez-moi, beaucoup plus de temps et de labeur pour chacune de ces traductions que pour écrire l'un de mes livres.

J. D. Avez-vous toujours aimé la peinture et le dessin ?

L.S. C'est un goût que j'ai toujours eu, et c'est aussi une façon de me divertir, et de me détendre. Hélas, je ne peins pas ; c'est pourquoi j'admire ceux qui peignent et dessinent, ceux qui dessinent surtout. En effet, j'ai une prédilection pour le dessin, blanc sur noir, et par-dessus tout pour l'eau-forte. Je suis d'ailleurs un modeste collectionneur d'eaux-fortes par passion et par plaisir.

D'Antonello de Messine à Guttuso, j'ai aussi consacré plusieurs textes aux peintres siciliens. Au-delà de mon amitié et de ma rupture avec Guttuso, dont je déplore la mort récente (le 18 janvier 1987), je suis sensible au travail et au talent de ce maître des couleurs siciliennes, couleurs qui jaillissent et explosent dans ses tableaux. Il y a toutefois une Sicile plus discrète, moins éclatante, qu'il n'a pas peinte et qu'un peintre contemporain, Piero Guccione, a su, lui, capter et restituer. Voyez le catalogue de son exposition parisienne chez Claude Bernard. Les tons qu'il utilise sont atténués, sombres même, éteints en quelque sorte et particulièrement aptes à traduire cette Sicile, terre de soleil bien sûr, mais en même temps terre et couleur de cendres, cette Sicile que, dans une phrase clé du *Guépard*, Lampedusa définissait ainsi : « *Sotto un cielo di cenere il paesaggio sobbalzava irredimibile.* -» Je ne crois pas que se noue dans mes livres un lien fécond entre peinture et littérature. Je n'y procède pas souvent par images, car j'écris

noir sur blanc et, comme pour l'eau-forte, les noirs comptent plus que les blancs !

J.D. Il y a quinze ans, lors d'une interview au centre culturel français de Palerme, vous m'aviez indiqué les mots que vous pensiez être les plus chargés de sens : 1. terre ; 2. pain ; 3. femmes ; 4. mystère. Est-ce la même liste que vous pourriez me proposer aujourd'hui ?

L.S. Tout à fait, et je maintiens ce choix. Il n'y en a pas d'autres ; je parle des mots qui appartiennent plus au sentiment qu'à la raison, parce que le domaine du sentiment est le matériau premier, la base même de notre vie. La raison intervient ensuite, en un second temps, pour élaborer, confirmer, traiter ce que l'expérience du sentiment nous offre. En ce sens, aux quatre retenus, j'ajouterai le mot « justice ». L'idée de justice, devenue pour moi véritable obsession, participe de la sphère de la raison. Si les termes — terre, pain, femmes, mystère — sont à mettre en relation avec la vie des sentiments, les mots « justice » et « droit » — ce dernier également essentiel — eux, restent attachés à la raison. Il y a donc à mes yeux six mots importants dans ma vie.

J.D. Vous savez qu'en France votre œuvre est appréciée. Quelle en est la cause selon vous ?

L.S. La France que j'ai toujours aimée avec passion me paie en retour d'une petite attention accordée à mes œuvres ! {Sourire.} Dante l'a dit de manière célèbre à propos de Francesca da Rimini : « *Amor, ch'a nul/Vamato amar perdona* » ! (« L'Amour qui nous contraint d'aimer quand on nous aime », *Enfer*, V, 103.)

J.D. Les Siciliens et Paris : que pensez-vous des liens qui peuvent les unir ?

L.S. Pour de nombreuses raisons Paris exerce depuis longtemps une fascination sur les Siciliens. On peut même songer à un effet particulier de la mauvaise conscience consécutive aux Vêpres (*franc rire*). En fait, les Vêpres ont été une erreur historique, un choix malheureux : départ des Français, arrivée des Espagnols. Le drame a été vécu ensuite comme une faute. Plus sûrement, au XVII^e siècle puis au XVIII^e siècle, il y a eu des tentatives siciliennes et napolitaines pour secouer le joug espagnol et appeler une intervention de la France. Aussi, dans la classe dirigeante et auprès des hommes politiques siciliens, la France a-t-elle eu et possède-t-elle encore aujourd'hui un réel prestige. Pour moi Paris était un symbole. Au sein de ma famille, où nous avons peu de livres, on possédait quand même quelques livres français. C'est par le livre que la pérennité des valeurs françaises a continué de vivre et de se développer en Sicile.

J.D. Vous publiez des articles dans les journaux. Pourquoi ?

L.S. Les journaux ne m'intéressent que pour leur pouvoir médiatique. En tant que lecteur, ils me déçoivent car ils se ressemblent tous. En Italie, de *L'Unità* au *Corriere della Sera*, je trouve que les journaux manquent de personnalité et d'identité. *La Repubblica* occupe une place à part, à cause d'un certain cynisme qui fait que ce quotidien se contente du *compromesso storico*. Montanelli de l'autre bord est certes un brin anticonformiste, mais ses positions trop éphémères manquent de constance. L'évolution a été très sensible : dans les années cinquante, si quelqu'un voulait connaître la vérité, il y parvenait en lisant trois ou quatre journaux ; aujourd'hui, un seul suffit pour connaître le mensonge.

J.D. Comment expliquez-vous les polémiques suscitées par vos livres ?

L.S. C'est vrai, j'ai souvent provoqué polémiques et discussions. Il y a eu constamment des polémiques à propos de mes livres parce que dans mes livres je dis ce que je sais ou ce que je crois. Pourtant, si l'on observe bien, et c'est capital, on remarque que ceux qui ont attaqué mes affirmations et démonstrations, ne m'ont jamais rétorqué « *cela n'est pas vrai* » ; ils m'ont toujours répété « *cela ne doit pas être dit* ». Or, et c'est tout le problème de l'intellectuel, de l'homme épris de justice et de vérité : doit-il se taire ? Je suis persuadé qu'il doit parler, dire sa vérité, mieux : la vérité.

Mon rôle est effectivement de refuser le silence ; je crois que l'intellectuel a pour mission politique de dire la vérité, de rester dans l'opposition, de refuser toute forme de conformisme.

J.D. Vous êtes un écrivain d'une extrême pudeur, toutefois critiques et polémistes n'hésitent pas, comme Gonzalo Alvarez Garcia dans son livre *Le Zie di Leonardo* (Milan, 1985), à vous attaquer. Qu'en pensez-vous ?

L.S. Œuvre pitoyable que le livre de Gonzalo Alvarez Garcia ; je peux vous en montrer un exemplaire qu'il m'a adressé avec la dédicace suivante : « *A L.S. ricordando la nostra vecchia amicizia* ». De fait, j'ai d'abord été un peu irrité, surtout à cause de l'hypocrisie de cette dédicace, et je me suis alors contenté d'écrire à son éditeur Vanni Scheilwiller (le 9 septembre 1985). Ce fut ma seule réponse. Il n'y en aura pas d'autres.

J.D. Vos personnages sont-ils imaginaires ?

L.S. Non. Mes personnages sont issus directement de la réalité. Ce sont souvent des « personnages » que j'ai connus, croisés ou rencontrés pendant mon enfance. Je pars à la fois du réel et de la mémoire. Certains de mes personnages, je le reconnais, sont mes porte-parole ; nombre d'autres, au contraire, je les déteste, mais ils ont leur importance dans l'histoire que j'écris et renvoient, peut-être, quelquefois, à un certain aspect de moi-même.

J.D. Comment expliqueriez-vous la présence et le rôle des prêtres de vos ouvrages ?

L.S. L'abondance des prêtres dans mes livres est naturelle. Les prêtres ont joué dans mon paysage d'enfance un rôle exceptionnel. A Racalmuto, au XVIII^e siècle, il y avait six mille habitants et quatre-vingt-deux prêtres. Il est facile

d'imaginer leur puissance dans les domaines essentiels de la vie. Lorsque j'étais enfant, ils détenaient encore un réel pouvoir, d'autant que le fascisme les courtisait et multipliait à leur égard attentions et avantages. Moi-même, le jour de ma confirmation j'ai entendu l'évêque monter en chaire pour proclamer que « *Mussolini était un homme que la Providence avait envoyé à l'Italie* ». Le lien de l'Église et du fascisme a donc été très fort ; en 1987, cela est dépassé et le clergé — il n'y a plus que quatre prêtres à Racalmuto — a perdu sa toute-puissance. Dans mes livres, le prêtre se voit octroyer une place de choix, qui lui est reconnue par la société, et qui lui vient aussi de son pouvoir de connaissance. Le prêtre — comme le romancier — est le mieux informé, le premier à savoir ce qui se passe ou à le deviner. Le prêtre et le romancier observent, écoutent, ont un accès privilégié à la réalité, mais bien sûr sans partager les mêmes objectifs.

J.D. On observe souvent dans vos récits le recours à des procédés d'écriture ou de composition renvoyant au théâtre ?

L.S. J'ai toujours eu une grande passion pour le théâtre. Il y a même eu une époque où je voulais écrire de manière presque systématique pour le théâtre. L'existence et le rôle dévolu aujourd'hui au metteur en scène m'en ont dissuadé. Les metteurs en scène prennent un texte et en font malheureusement ce qu'ils veulent, réussissant à le détruire, à le déformer ou à le dénaturer. J'ai vu deux mises en scène de ma pièce *L'Évêque, le vice-roi et les pois chiches*, et elles m'ont convaincu que je devais cesser d'écrire pour le théâtre !

Quant au cinéma, je crois qu'il peut servir à apporter au livre de nouveaux lecteurs. Néanmoins, j'ai quand même apprécié les réalisations que Pietri (*A chacun son dû*, 1967) et Rosi (*Cadavres exquis*, 1976) ont fait de mes livres. Pour le reste, je ne suis pas tenté par l'écriture d'un scénario et je n'ai jamais participé à l'adaptation de l'un de mes livres. Une seule fois, j'ai collaboré à un scénario et j'y ai pris un vif plaisir car il s'agissait d'une réalisation de Floriano Vancini — *Il Bronte* — reposant sur le concret, la matière solide et non pas d'une adaptation tirée d'une œuvre littéraire.

J.D. Il y a dans vos œuvres de nombreuses digressions. Pourquoi ?

L.S. J'aime les digressions, elles me divertissent et je crois qu'elles me permettent d'enrichir les points de vue, de jouer avec les textes et parfois avec les idées. En cela, je suis héritier de Montaigne et de Savinio.

J.D. Pourquoi utilisez-vous de manière quasi constante le récit-enquête ?

L.S. Comme lecteur, j'ai toujours aimé les romans policiers. Il était naturel qu'en tant qu'écrivain je me serve d'un genre que, lecteur, j'avais hautement apprécié. Je tiens à préciser que le modèle du « récit-enquête » que j'emploie ne vient pas du roman policier type Simenon, il se trouve dans la littérature italienne avec *L'Histoire de la colonne infâme* d'A. Manzoni.

J.D. Y a-t-il une explication à la constante brièveté de vos livres ?

L.S. Il y a une explication très simple : j'écris un livre tous les étés. Donc à la fin de l'été, il doit y avoir naissance d'un livre, prêt à être imprimé. Certes, cette règle de composition n'est pas toujours respectée. J'ai voyagé, je me suis absenté parfois de Racalmuto ! Mais quand j'y viens, et j'y viens, j'écris presque régulièrement chaque fois un livre.

J.D. Existe-t-il un rapport entre la brièveté du récit, sa structure et son genre ?

L.S. Je ne le sais pas ; je ne me suis jamais posé ce problème. Commençant à écrire un livre — livre auquel j'ai pensé durant une année entière — et dont je connais parfaitement l'intrigue, les situations, j'ignore si le livre sera une comédie, un essai, un récit, un récit-enquête. Je me fie complètement à l'inspiration du moment. Par ailleurs, si j'ai une parfaite connaissance de l'histoire que je vais écrire, je n'établis aucun plan, je ne rédige pas non plus une première version. Tout est dans mon esprit et bien sûr dans les documents qui servent à alimenter ma démonstration.

J.D. Quelle est la place de l'ironie dans votre œuvre ?

L.S. Mon modèle en matière d'ironie a été Manzoni avec *Les Fiancés*, un livre hors du commun tout empreint d'ironie.

Hélas, les Italiens sont assez peu sensibles à l'ironie, et lorsqu'ils lisent Manzoni, ils ne goûtent pas vraiment les effets extraordinaires, sublimes même, qu'il tire de l'ironie. L'ironie c'est un détachement, c'est donc une sorte de garantie de la sérénité du jugement. En France, l'ironie s'inscrit dans une véritable tradition — et ce n'est pas un hasard si Voltaire, Diderot, Courier, Stendhal ou Jules Renard sont parmi mes auteurs préférés. Dire de mon œuvre qu'elle est fondée sur l'ironie est excessif, mais il est vrai que l'ironie me permet, en tant que moyen de détachement et de distance critique, de mieux cerner la réalité, ses pièges et ses faux-semblants. Je crois aussi que j'aime et cultive l'ironie parce qu'elle est hérétique et qu'elle s'oppose au conformisme. En Sicile, elle a toujours été plus présente que dans l'ensemble de l'Italie, parmi le peuple comme parmi les écrivains : qu'on se rappelle les gestes populaires déclamés sur la place du Marché ou les œuvres de Brancati. Quasimodo, natif de Modica, ne remerciait-il pas sa mère de lui avoir déposé sur les lèvres le goût de l'ironie ? L'ironie est de surcroît le signe d'une attitude de liberté et de libération, la marque d'un double refus, celui du conformisme et celui du champ mystique.

Quant à l'ironie qui marque le pastiche et la parodie, elle est fréquente dans mon œuvre, de manière voulue ou non, car j'ai lu, beaucoup lu et sous ma plume reviennent des citations et des effets de style empruntés à d'autres. Si écrire me donne un vif plaisir, lire m'en procurait davantage encore. Toutes mes lectures demeurent proches de moi et interviennent d'aventure dans mon écriture. Parfois, la démarche ironique est plus consciente, plus organisée ainsi

que l'atteste mon *Candido*. D'ailleurs, bien convaincu que tout a déjà été écrit, je n'ai aucune gêne à utiliser mes lectures ; nous ne faisons que réécrire, que nous « entregloser » aurait dit l'admirable Montaigne, en son temps et pour toujours.

J.D. Le culte de la mémoire si important dans votre pensée ne vous conduit-il pas à privilégier votre sicilitude ?

L.S. Les implications sociologiques et ethnologiques de mes livres sont réelles. Toutefois, je me sens d'abord un écrivain témoignant de lui-même, de la vie, des autres et par-dessus tout du royaume de la mémoire.

Comme l'unité italienne a été faite par le rouleau compresseur de la télévision, je tente modestement de retrouver dans la mémoire ce qui risque d'être oublié, enfoui, perdu, d'autant qu'il y a une disparition constante des traits spécifiques des habitants de chaque région. Pasolini avait finement analysé cette similitude et cette uniformité des jeunes gens modernes. C'est aussi cela que je déplore.

Œil de chèvre est une sorte de journal de la mémoire la plus lointaine, celle de l'enfance. Maints lecteurs m'ont écrit pour me dire ce que tel ou tel détail du livre avait fait revivre en eux. En ce sens, *Œil de chèvre* comme *Kermesse* est un réceptacle de la mémoire... officielle. Hum ! (*Sourire.*) Kundera, que j'apprécie beaucoup, pour sa maîtrise de l'histoire et parce qu'il dévoile l'envers du décor de la société marxiste, a le mérite d'avoir montré que dans les deux systèmes — pays de l'Est, pays occidentaux — le danger est identique : la destruction systématique et voulue de la mémoire. Il faut conserver la mémoire, lui éviter destruction et amoindrissement. C'est aussi parce que j'écris que la mémoire, par les mots, s'impose à moi. Celui qui écrit, en effet, a une sensibilité particulière au verbe. Un seul mot suffit à ressusciter des pans entiers du passé et de la mémoire.

J.D. Êtes-vous aujourd'hui un auteur réfugié dans une tour d'ivoire ou bien continuez-vous à être un « faiseur d'opinion » ?

L.S. Je ne suis pas homme à me réfugier ou à vivre dans une tour d'ivoire. La réalité m'intéresse et m'attire trop pour que je me cantonne à quatre murs, même si je suis relativement détaché de tout ce qui est jeu politique et coteries littéraires. Par ailleurs, je ne pense pas être un faiseur d'opinion ; simplement, ce que j'écris, la vérité que je révèle ou défends devient ensuite objet de discussions, polémiques et débats. J'interviens de moins en moins sur la scène publique et me réfugie davantage, depuis quelques années dans la littérature. C'est elle ma tour d'ivoire ! La vie politique ne retient plus mon attention ; en revanche, j'observe le jeu des structures politiques, leurs effets, leurs causes, leurs manques. Il est évident, par exemple, que je remarque, comme d'autres, la crise du P.C.I., crise généreusement attribuée aux erreurs des chefs du parti. Il n'y a pas erreur personnelle de tel ou tel membre de la direction, il y a erreur d'interprétation. Le parti est une erreur globale. La crise est déclin et ce déclin ne saurait être interrompu. Le point de départ de cette crise est historiquement daté : les révélations et les réserves formulées par Khrouchtchev au XX^e Congrès (1956). La crise ne s'arrêtera pas ; il y aura tel ou tel discours communiste rénovateur, mais le parti communiste comme idée et idéal, espérance du monde, est désormais « fini ». Il est même miraculeux qu'en Italie, le P.C.I. possède encore un poids électoral fort. Ces constatations qui sont extrêmement simples, nul ne les formule. Il me paraît judicieux de le faire.

Leonardo Sciascia « de A à Z »

Culture. Tout ce qui existe à l'extérieur de ceux qui la défendent ou la promeuvent. Tout est culture.

Discipline. Celle que je n'ai pas.

Écriture. Plaisir d'écrire.

Enfance. Une période malheureuse.

Foi. Celle que je n'ai pas. « *La foi est belle sans les qui sait ? comment ? pourquoi ?* » Comme j'ai de nombreux qui sait ? comment ? pourquoi ? je peux affirmer que je n'ai pas la foi.

Génération. Un incident.

Mariage. Une nécessité.

Naïveté. Elle ne me plaît pas.

Passé. Présent.

Philosophie. A l'école, j'ai été attiré par la philosophie. Très vite, j'ai compris que réfléchir sur le monde pour en proposer une explication était un acte fort peu naturel. La philosophie, c'est ce que nous vivons tous les jours.

Populaire. La rhétorique de l'amour du peuple. J'aime ce qui est authentiquement populaire. Je déteste la rhétorique populaire.

Racalmuto. J'y suis né. Pirandello aurait répondu : « *Le lieu de mon involontaire séjour sur Terre.* »

Roman. On peut fournir la même réponse que pour culture.